

Sur la terre comme au ciel

Christiane Melançon

Numéro 131, novembre 2011

La volupté

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65455ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Melançon, C. (2011). Sur la terre comme au ciel. *Moebius*, (131), 23–26.

CHRISTIANE MELANÇON

Sur la terre comme au ciel

J'habite un pays de neige et de froid. L'hiver s'installe tôt et peine à se retirer. C'est cette saison que j'aime le mieux. La saison des poudrolements, des tourmentes, des nuits glaciales et tranchantes. Quand l'heure noire tombe comme un couperet alors que la journée n'est pas encore fatiguée, je suis douillette dans mon abri. La lumière allumée, le feu qui réchauffe, les livres aimés autour, tout me reconforte dans une espèce de volupté et de bien-être. C'est le temps des pensées, des rêves, des silences.

J'habite un pays blanc, où l'espace a les limites du ciel. Un ciel qui n'en peut plus d'être large, et où, la nuit, la voûte piquée de milliers d'étoiles vous attire comme un gouffre. L'éternité gagne du terrain, l'horizon est insaisissable dans son infini retranchement.

Mon territoire est assez grand pour être une nation à lui tout seul. Il est hanté par le vent venu tout droit du nord, qui donne aux arbres une allure costaude, habitués à s'arc-bouter contre les intempéries. Les gens d'ici leur ressemblent. Ils ont la force d'être et s'agrippent à leur territoire de la même façon.

J'habite un pays de montagnes, de denses vallées, de sommets enneigés, de rivières pleines de truites. Partout, le regard se pose sur l'infini et la beauté. Un territoire qui n'appartient à personne.

L'essence même de la vie se retrouve dans le cycle des saisons sans cesse recommencé. Le printemps tremblote dans son état adolescent où, dans l'indécision du temps, se jouent l'attente et l'impatience de ce qui suivra. L'été arrive, trop fort, trop lourd, explosif et ardent. C'est une course engagée avec les semailles et le temps, une partie

perdue d'avance à vouloir tout faire, tout voir, à vouloir en jouir et à engranger, à en tirer profit. Quand vient la moisson d'automne, dans la lumière dorée qui s'installe, c'est la sérénité des jours de plénitude, le souffle qui s'apaise, la récolte du travail de l'été.

Et à chaque cycle, pareillement, je retrouve l'hiver comme un vieux complice de confidences, à travers les chuchotements du calme blanc. Le jardin a disparu, engourdi sous la neige. Fini l'éblouissement des implosions potagères. Les outils, brouette, râtaeux ont le repos bien mérité. Les troupeaux d'oies ont déserté, les mésanges et les sizerins flammés prennent d'assaut les mangeoires.

La vie désormais sans fin devant ces longs mois de retraite ressemble à ces étés d'enfant où l'éternité nous guettait. Dans ma promenade quotidienne, je mêle mes pas à ceux des coyotes et des lièvres. Je suis lente, le temps a de l'avance. La chienne trotte à mes côtés, reniflant l'air, les oreilles au vent. Elle boit comme moi, à chaque pas, l'air qui s'engouffre dans nos poumons.

Et, à l'heure fragile de la tombée du jour, quand le ciel s'enflamme et se pare de mauve et de rose pour une dernière sortie furtive avant la nuit, le vent se calme, lui toujours alerte en ce pays maritime. Je rentre de mes explorations et de mes errances avec bonheur. Il me semble là que c'est le plus pur des plaisirs, quand, gelée et transie, je me réchauffe auprès du feu allumé, plus ardent que tous les soleils d'été. C'est un ravissement sans nom, un contentement primaire.

La maison m'abrite. Elle a tenu plus d'une centaine d'hivers, droite et solide, en prenant racine dans la terre pierreuse. Elle fait face au nord, effrontément. Quand le vent se déchaîne, hurle sa force à n'en plus tenir debout, la maison craque et gémit un peu, mais tient bon. Elle le connaît intimement, ce vent, venu de bien au-delà de la mer, transportant effluves et courants marins. Cela fait tant d'années qu'ils se côtoient.

Elle est port et refuge, pleine d'existences secrètes. Les perce-oreilles, mouffettes, hermines, écureuils, araignées, mouches y ont établi leurs quartiers depuis fort longtemps. J'y ai défini mon espace sans remuer l'ordre déjà établi.

Dans l'intimité du bruit feutré et des ombres allongées, la nuit s'annonce chaude et douce dans la plénitude. La lumière de la lampe est enveloppante. L'hiver m'allonge au creux des édredons, à rêver et à aimer.

Amour, ton respir, ta force
Allument mille feux de promesse
Et la possibilité de ce qui vient.

